

Au temps de la médecine magique

Avec la domestication animale, notamment celle du cheval, et la découverte de la culture agreste, les hommes arrêtent leur vie de nomades, de marcheurs, de chasseurs-cueilleurs et modifient leur vie sociale. Place à la sédentarisation.

Les premiers villages se créent, regroupant des populations de plus en plus nombreuses. Les villes apparaissent. L'écriture également... L'histoire médicale est, dès lors, plus facile à transmettre !

Il est enseigné que la première ville au monde, Uruk, s'implante en Mésopotamie près du Tigre et de l'Euphrate, 3 000 à 4 000 ans av. J.-C. L'écriture, d'abord cunéiforme, puis phonétique et, enfin, avec ses chiffres, y serait découverte à cette époque pour faciliter les échanges... sans doute aussi commerciaux, culturels, voire religieux. Avec elle, les traces mnésiques peuvent se prolonger. L'histoire médicale, ses débuts, ses avancées sont plus faciles à connaître ou, tout au moins, à percevoir et à raconter...

Pour autant, chez les peuples les plus évolués des bords de la Méditerranée, à Louksor, à Athènes, à Rome, la vie est courte. Atteindre 30 ans est presque un exploit, même si atteindre 80 ans est parfois possible. Dès la naissance pour l'enfant et l'accouchement pour la mère, la mort rôde et frappe souvent. Que de temps sera nécessaire pour que la pratique médicale modifie grandement l'incidence de la mort près de la naissance ! Il faut en effet attendre le siècle dernier dans les pays développés. Comment expliquer une telle méconnaissance ? Une telle lenteur dans l'acquisition du savoir ? Une telle absence de découverte ?

L'ÈRE DES MAGES, PRÊTRES ET EXORCISEURS

Durant l'Antiquité, les possibilités thérapeutiques et les compétences médicales sont, en pratique, chez les pauvres comme chez les riches, bien discrètes et ce, dans tous les domaines.

La maladie est vécue comme un mal s'opposant au bien auquel il convient d'aspirer. Elle est conçue comme une punition seconde à une faute. La faute exige réparation pour obtenir clémence et pitié d'un dieu, ces êtres supérieurs qui, selon la croyance sans preuve, sans certitude, s'intéressent aux hommes et auraient un pouvoir pardonnant et guérisseur.

Le soignant à consulter est alors un mage, un prêtre ou un exorciseur. Le mage se pense expérimenté et doué de pouvoirs auxquels il croit et fait croire. Il impressionne. Il s'ingénie à convaincre que ses paroles, ses gestes, ses attitudes ou les décoctions végétales ou animales qu'il propose sont salvateurs, une sorte de croyance magique protectrice. Pour le prêtre, l'acte médical est un art religieux. Par la prière, par l'offrande, le mal peut et va disparaître. La maladie punit. De multiples dieux sont pensés capables de pardonner et de guérir.

Chez les Égyptiens, les Grecs ou encore, les Romains, les offrandes, les prières, les bains dans des eaux supposées bienfaisantes sont des solutions habituelles crues réparatrices. Les temples comme ceux d'Épidaure, d'Olympie et de Delphes sont les lieux d'accueil des souffrants, où les prêtres donnent avis, conseils et proposent quelques pratiques dont on peut imaginer l'efficacité.





PHÁRMAKON, PHARMAKÓS ET « FAUTES » À EXPIER

À cette époque, l'heure est au phármakon, ancêtre du médicament, perçu selon deux possibilités, l'une bonne pour soulager, l'autre mauvaise et perturbatrice, à l'image d'une drogue ou d'un poison. Certains prêtres-médecins connaissent ainsi le pavot et ses effets morphiniques soulageant la douleur, mais aussi modifiant l'humeur, la perception et la personnalité... Platon pense, quant à lui, que l'expression écrite était possiblement un phármakon. Chez les Grecs de l'Antiquité, avant le siècle de Périclès, le pharmakós, ancêtre du bouc émissaire, est une offrande humaine demandant pardon et supplication à une divinité. Lors de désastres populaires, toujours considérés comme une faute collective (famines, tempêtes meurtrières, défaites militaires, envahissements de « barbares » étrangers, épidémies...), sont ainsi organisées des processions accompagnant une future victime expiatoire dans les rues avant son exécution ou son exclusion hors de la Cité. Un homme le plus souvent, un homme et une femme parfois, choisis pour leurs exactions ou leurs difformités et promenés pour qu'ils se chargent des fautes de la population, tel un bouc émissaire avant l'exécution, l'immolation ou la lapidation. Peut-on imaginer que les offrandes humaines de l'époque de la médecine « magique » ou « religieuse » sont les « ancêtres de la santé publique » ?

Il est, par ailleurs, raconté que lors de maladies épidémiques graves, toujours considérées comme des fautes à expier, la victime peut être un enfant, élevé comme un aristocrate, habillé richement et promené sur un char dans tous les quartiers avant l'immolation, en guise de demande de pardon et de réparation. Est-ce une vérité assurée ? Personne n'ose l'affirmer.

ESSOR DE LA MÉDECINE LOGIQUE, RATIONNELLE, NON RELIGIEUSE

Il y a bien des médecins à l'esprit curieux qui cherchent à trouver d'autres explications à la survenue des maladies. Écouter le malade parler des symptômes, observer quelques signes, remarquer l'effet bénéfique d'une viande, d'une infusion, de fleurs, de feuilles ou d'écorce. Quelques noms sont arrivés jusqu'à nous : Imhotep chez les Égyptiens, mais surtout Hippocrate chez les Grecs, né vers 460 av. J.-C. et considéré comme le père de la médecine occidentale, laquelle est dite logique, rationnelle, évaluable et non religieuse.

Hérophile et Érasistrate à Alexandrie sont, quant à eux, les premiers médecins anatomistes à pratiquer, pendant deux ou trois dizaines d'années, des autopsies humaines durant le troisième siècle av. J.-C.

Ils découvrent et décrivent quelques organes et imaginent leurs fonctions. Ils savent que la pensée et le langage ont pour origine le cerveau. Aristote ne le savait pas : il les pensait venant du cœur ! Mais les autopsies seront rapidement interdites et ce, pendant des siècles jusqu'à la Renaissance, les années 1500 et les travaux de Vésale. À l'époque romaine, Dioscoride et Galien dans les tous premiers siècles de notre ère, bien qu'ils soient formés à la médecine hippocratique à Pergame et à Alexandrie, sont des médecins écoutés et célèbres.

Dioscoride, médecin botaniste, est à l'origine des premiers écrits sur des rouleaux de parchemins. Il décrit les effets thérapeutiques des plantes dans « De materia medica » qui sera l'ouvrage de référence pendant dix-huit siècles. Au XIX^e siècle, le développement de la chimie et de la synthèse chimique des principes actifs des végétaux ouvrira l'ère de la modernité pharmacologique... Galien, médecin de Marc Aurèle, restera, lui, le maître à penser, la référence jusqu'à la découverte de la circulation sanguine par William Harvey vers 1630.

Fervent anatomiste, pratiquant uniquement des autopsies d'animaux, il découvre et fait aussi des erreurs d'interprétation que personne ne se permettra de discuter pendant 1 500 ans.



L'APPORT DES GRECS DE LA GRANDE ÉPOQUE ATHÉNIENNE

En fait, ce sont les Grecs de la grande époque athénienne qui, en matière de médecine, sont les plus novateurs dans l'Antiquité. L'historien Thucydide, contemporain d'Hippocrate et du même âge que lui, décrit la médecine du temps de la peste survenue à Athènes au début de l'été de 431 av. J.-C. Atteint par la maladie, il en guérit. En revanche, Périclès en meurt, raconte-t-il. Il remarque l'inefficacité aussi bien des prières, des offrandes que des multiples décoctions, infusions, bouillons végétaux ou animaux face à l'épidémie arrivée par la mer au Pirée et remontant jusqu'à Athènes entre les Longs Murs, durant la guerre du Péloponnèse. Il décrit l'accablement des populations, le désarroi, la perte de tous les repères moraux de la vie collective, la révolte, le sauve-qui-peut individualiste que nous connaissons toujours, aujourd'hui, dans les mêmes situations dramatiques pandémiques ou guerrières. Il comprend que la maladie est contagieuse et peut parfois guérir. Il observe également qu'elle ne survient pas une deuxième fois après une première atteinte, comme s'il est prêt à imaginer un système de défense corporelle, la production d'anticorps et la découverte de la vaccination. Thucydide est un des premiers grands découvreurs que l'histoire de la médecine nous a fait connaître.

Quels conseils de ces anciens donnerions-nous encore aujourd'hui ? Peu sans doute, même s'ils ont ouvert le chemin de la compétence. Ils n'avaient aucun des outils modernes permettant de mieux voir, de mieux entendre, de bien anesthésier, de mieux intervenir. L'heure du microscope, de l'imagerie, de la mesure biologique, de l'ordinateur, de l'intelligence artificielle a sonné bien plus récemment. Les Athéniens et les Romains furent novateurs, mais leurs empires en s'effondrant mirent un frein au progrès du savoir médical. Viendront plus tard la Renaissance, puis le lent développement de la science médicale et les premières démonstrations de la pratique médicale utile, efficace, bienfaisante !

À suivre...



Hippocrate, né vers 460 av. J.-C., est considéré comme le père de la médecine occidentale, laquelle est dite logique, rationnelle, évaluable et non religieuse.



Bernard Guiraud-Chaumeil

Professeur de neurologie.
Ancien président de la conférence des doyens des facultés de médecine.